

Poésie contemporaine en langues minorisées : des territoires de l'ici à l'ouverture vers l'ailleurs

MARIE-JEANNE VERNY

Université Paul-Valéry Montpellier 3 (France)

Résumé : Cet article repose sur un corpus de textes de poètes contemporains alsaciens, basques, bretons, corses, catalans et occitans, récemment publiés dans l'anthologie *Par tous les chemins. Florilège poétique des langues de France*. Ces textes et les propos sur la poésie qui les accompagnent sont souvent marqués par un lien au paysage, conçu parfois comme un « territoire » d'appartenance symbolique voire politique et, le plus souvent, comme un espace de références imaginaires fortement lié à la langue elle-même. Cependant, on observe souvent une tendance à permettre à la langue de sortir de ce territoire de référence pour dire l'autre et l'ailleurs, les langues régionales de France assumant ainsi l'opération de déterritorialisation que permet l'expression dans quelque langue que ce soit, à rebours des représentations sociolinguistiques qui les voudraient vouées à l'enfermement dans des territoires de l'exiguïté.

Mots-clés : alsacien ; basque ; breton ; catalan ; corse ; déterritorialisation ; France ; ici et ailleurs ; langues régionales ; paysages ; poésie ; occitan.

Abstract: This paper is based on a corpus of texts by contemporary Alsatian, Basque, Breton, Corsican, Catalan and Occitan poets, recently published in the anthology *Par tous les chemins. Florilège poétique des langues de France*. These texts and the comments on poetry that accompany them are often marked by their link to the landscape, sometimes conceived as a "territory" of symbolic or even political belonging and, more often, as a space of imaginary references strongly linked to language itself. However, there is often a tendency to allow language to leave this referential territory in order to express the other and what lies elsewhere, the regional languages of France thus effecting the operation of deterritorialization that expression in any language allows for, contrary to the sociolinguistic representations that would have them confined to circumscribed territories.

Keywords: Alsatian; Basque; Breton; Catalan; Corsican; deterritorialization; France; here and elsewhere; landscape; Occitan; poetry; regional languages.

Introduction

En 2018, j'ai été amenée à coordonner, avec le poète corse Norbert Paganelli, une anthologie – *Par tous les chemins. Florilège poétique des langues de France*¹ – rassemblant les textes de quelque cent-vingt poètes contemporains alsaciens, basques, bretons, corses, catalans et occitans. Outre les poèmes et une biobibliographie des auteurs, l'ouvrage contient des libres propos de ceux-ci sur leur conception de la poésie. Poèmes et propos sur la poésie expriment souvent la relation au paysage conçu parfois comme un « territoire » d'appartenance symbolique ou politique, et aussi comme un espace de références imaginaires fortement lié à la langue elle-même, ainsi que le formule Philippe Gardy dans un ouvrage où il définit l'occitan comme une langue :

intimement liée à un pays, ou plutôt à un paysage, dont elle semble issue, auquel elle renvoie, et qui constitue finalement son origine, réelle ou recrée, son lieu de référence, vers lequel on retourne, ou duquel on s'éloigne, plus ou moins².

Cependant, parfois pour le même poète, on observe aussi une tendance assez fréquente à permettre à la langue de dire l'autre et l'ailleurs. Les langues régionales de France assument ainsi l'opération de déterritorialisation que permet toute langue, à rebours des représentations sociolinguistiques qui les voudraient vouées à l'enfermement dans des territoires « de l'exiguïté », selon l'expression de François Paré³. Soulignons d'emblée que les coordonnateurs de l'ouvrage, n'avaient donné aux auteurs aucune consigne formelle ou thématique quant au choix des textes proposés. Cette liberté donne d'autant plus de poids aux constatations de ce jeu dialectique entre un « ici » et des ailleurs,

¹ Sauf indication contraire, les citations seront extraites de cet ouvrage (Lormont, *Le Bord de l'eau*, 2019), la page étant simplement indiquée entre parenthèses.

² Philippe Gardy, *Paysages du poème, Six poètes d'oc entre XX^e et XXI^e siècle. Léon Cordes, Robert Lafont, Bernard Lesfargues, Georges Reboul, Max Rouquette et Jean-Calendal Vianès*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, coll. « Estudis occitans », 2014, p. 11.

³ François Paré, *Les littératures de l'exiguïté*, Hearst, Le Nordir, 1992.

paradoxe des littératures de « l'exiguïté », souvent ouvertes sur le grand large, que souligne Paré :

Il me semble, ce matin, que les choses n'avancent plus tellement. Aussi je pars à la recherche d'autres paysages. Autant je suis de ceux qui s'enracinent, autant j'ai un incessant besoin d'ouvrir, en lui faisant violence nécessaire, l'horizon de ma culture. L'enracinement ne porte fruit que dans l'inquiétude⁴.

C'est cette tension, dont le jeu entre les langues est un des éléments, que nous observerons, à travers les textes poétiques et les propos de leurs auteurs.

1. Dire l'ici – de quelques paysages des poètes occitans

Les paysages, souvent liés à un pays – et à sa forme de langue – sont effectivement un des motifs dominants des textes occitans du *Florilège*, qu'il s'agisse de la Dordogne de Bénédicte Bonnet, Bernard Lesfargues, Brigitte Miremont ou Jean-Pierre Reydy, de l'arrière-pays montpelliérain de Max Rouquette, Jean-Frédéric Brun, Jean-Paul Creissac ou Jean-Claude Forêt (pour une part de son inspiration, l'Ardèche en constituant une autre), du Lubéron de Marc Dumas et Serge Bec, des Alpilles de Guy Mathieu. Les arrière-pays de collines méditerranéennes où se sent l'air marin apparaissent dans l'œuvre d'André Resplandin, la Camargue inspire Estelle Ceccarini, alors que l'œuvre de Bernard Manciet est indissociable des Landes et de l'Océan et que le Gave et ses rugissements se font entendre, entre rêve et réel, dans la poésie de Serge Javaloyès. Les villes ne sont pas absentes des textes ainsi de la Nice de Jean-Luc Sauvaigo ou son arrière-pays pour Alain Péglion. La magie des lieux peut être celle de leurs noms, où se lit la langue d'oc, de « Calprenet » chez Frédéric Figeac, aux « Cadenèdes » de Max Rouquette et à la « Gardiole » de Jean-Claude Forêt.

Prenons quelques exemples de ce lien au territoire. Il est significatif qu'un des recueils les plus connus de Serge Bec s'intitule *Siéu un país* [Je suis un pays], disant ainsi l'identité du territoire

⁴ *Ibid.*, p. 137.

et de l'être. L'évocation de la garrigue, dans un poème de Jean-Frédéric Brun, outre la fidélité de sa peinture du paysage, s'achève par l'évocation du langage :

<i>La rivière s'en est allée ensorcelée par son rêve d'eau limpide. Elle fait retentir ce rêve comme un cristal dans le vacarme aigu des pierriers, un langage de soif qui efface tout langage et nous emporte dans son élan.</i>	<i>Riu enanat enclausit dins un sòmi d'aiga linda e cridant aquel sòmi coma de cristal dins lo tintadis de la clapeiròla, un lengatge de set qu'escafa tot lengatge e que nos trai dins son abriva⁵.</i>
---	---

Et voici les collines varoises d'André Resplandin :

<i>Aujourd'hui l'air est humide Et quelque peu salé. Le souffle de la côte Qui submerge les terres Aux senteurs des collines Mêle des odeurs de mer.</i>	<i>Vuèi l'èr es mouisse Em' un quicon sala. Lou boufe de l'embat Que subroundo li colo I perfum d'enfre terro Mesclo d'oudour de mar⁶.</i>
--	---

Voici encore ce paysage de garrigue décrit par Max Rouquette auquel les silhouettes des cades donnent une coloration fantastique :

<i>Aux Cadenèdes, dans la nuit d'hiver, le long cortège de pèlerins givrés de lune semble arrêté dans son chemin neigeux.</i>	<i>A las Cadenedas, dins la nuòch d'ivèrn, lo long seguit de romieus engibrats de luna sembla arrestat dins son camin nevat⁷.</i>
---	--

Et voici le cirque de Gavarnie tel qu'évoqué par Serge Javaloyès :

<i>Vacarme, pierres et buée, bulles ; dans les noyers et les tuiles grelottantes, la neige est revenue ; le printemps peine à te montrer son visage d'amour</i>	<i>Batahòri pèiras e bua, cascavets; capvath los noguèrs e la teulada, la neu que se n'ei tornada, lo printemps que s'en ved tà t'amuishar la soa cana⁸.</i>
---	---

⁵ Jean-Frédéric Brun, sans titre, p. 338. (Dans tous les exemples, nous référons à la pagination de l'ouvrage *Florilège poétique des langues de France*.)

⁶ André Resplandin, sans titre, p. 443.

⁷ Max Rouquette, « Las cadenedas » / « Les cades », p. 456.

⁸ Serge Javaloyès, « Gavarnia » / « Gavarnie » p. 396.

2. Des paysages poétiques

Si les tableaux de paysages que nous avons évoqués sont situés géographiquement, il nous arrive aussi de rencontrer des ensembles de motifs aisément déplaçables d'un lieu à l'autre, notations à peine ébauchées, impressions furtives, parfois teintées d'onirisme, qui prennent soudain réalité par la force de l'écriture. Ainsi le Provençal Marc Dumas compose-t-il de jolies rêveries à partir de plantes, et son « *orto imaginàri* » [jardin imaginaire] prend-il vie sous nos yeux parce qu'il connaît et sait mettre en mots les mœurs de la rose-trémière ou les métamorphoses du coquelicot, jouant dans ce dernier cas du nom occitan « *gau-galin* », où « *gau* » signifie aussi « coq » de même que « *galin* » est le masculin de la « *galina* » que l'on reconnaîtra sans peine⁹.

Onirisme aussi dans les délicates notations de Michel Courty, nées de l'observation des reflets des branches dans l'eau d'un ruisseau, qui permet de croire à la présence des poissons dans les branches :

<i>Et ne voilà-t-il pas, le croirez-vous ? que des poissons chantèrent dans les branches légères qu'un saule étendait au-dessus d'un ruisseau, un ruisseau comme il y en a tant. Et ne voilà-t-il pas, le croirez-vous ? que des oiseaux mordillèrent les reflets de l'arbre bleu.</i>	<i>E vaqui pas, lou creirés-ti ? que de peissoun cantèron dins lou brancage lóugié qu'un sause estiravo sus un riéu, un riéu coume n'i'a tant. E vaqui pas, lou creirés-ti ? que d'aucèu bequèron li rebat de l'aubre blu¹⁰.</i>
---	--

La poésie annule les catégories étanches de la réalité simpliste, ainsi, l'oiseau de Charles Galtier se pose-t-il alors que l'arbre s'envole¹¹. Ainsi Danièle Hoursiangou veut-elle embrasser dans l'intimité de son mouvement de berceuse l'immensité

⁹ Marc Dumas, d'après le titre de son recueil *Musica per un'orto imaginàri / Musique pour un jardin imaginaire*, L'aucèu libre, Salinelles (Gard), 2011.

¹⁰ Michel Courty, « Rebat » / « Reflets », p. 357.

¹¹ Charles Galtier, « L'aubre e l'aucèu » / « L'arbre et l'oiseau », p. 388.

cosmique¹². Jean-Yves Casanova, à l'inverse, dit, dans un occitan provençal magnifiquement maîtrisé, le vertige et l'angoisse devant des espaces liés à la mer et des souvenirs qui n'en finissent pas de se dérober comme se dérobent les visages enfuis et comme se perd le sujet lui-même¹³.

La mer et l'île sont ainsi de ces motifs ambivalents, par leur forte présence aussi bien que par leur ambivalence. C'est le cas de la Basque Aurelia Arkotxa dans un long poème intitulé « Outre-mer » où des vers de longueur irrégulière imitent visuellement sur la page le mouvement de la houle :

<i>Marge de la mer</i>	<i>Itsasoaren bazter</i>
<i>Espace des ports, des havres et des criques</i>	<i>Portuen, ur-golkoen eta itsas-adarren eremu</i>
<i>Caps</i>	<i>Buru</i>
<i>Phares</i>	<i>Argi-dorre</i>
<i>Estran</i>	<i>Uhain - eremu</i>
<i>Marcher entre hautes et basses mers</i>	<i>Itsas-goren eta itsas-apalen artean kurritze</i>
<i>Se situer à la limite des choses</i>	<i>Gauzen mugetan kokatze</i>
<i>Marnage</i>	<i>Melaztatze</i>
<i>Laisse de mer</i>	<i>Ondar-gune</i>
<i>Marées équinoxiales</i>	<i>Ekinoxio-itsasaldi</i>
<i>L'eau aspirée par le centre</i>	<i>Erdi-guneak irensten duen urak</i>
<i>Laisse à nu le sable humide</i>	<i>Erretiratzean agerian uzten legar-bezea</i>
<i>Crabes, étoiles de mer, algues, flaques, roches noires acérées.</i>	<i>karamarro, itsasizar, orbel, putzu, arroka beltz zorrotz¹⁴.</i>

La mer n'est pas seulement représentée comme un objet de lyrisme poétique. Ainsi le Breton Yan Ber Piriou, dans un poème intitulé « Fañch ar Moneiz », évoque-t-il la marée noire « la mer m'angoisse / La forêt aussi / les oiseaux quittent le pays¹⁵ ».

¹² Danièle Hoursiangou, « Que vs breci » / « Je vous berce », p. 393.

¹³ Jean-Yves Casanova, trois poèmes inédits sans titre, p. 340-341.

¹⁴ Aurelia Arkotxa, « Outre-mer », p. 99.

¹⁵ Yan Ber Piriou, « Fañch ar Moneiz », p. 203.

Le motif de l'île, à la fois monde exigu et ouverture sur l'infini, est assurément emblématique de la tension entre l'ici et l'ailleurs. On le trouve chez les Bretons Youenn Gwernig « En vue de l'île » ou Per Pondaven « l'île bleue »¹⁶. On le trouve évidemment chez le Corse Ghjacumu Fusina « Île pensée » :

<i>Île racine de ma vie, respiration d'une eau saline, baiser qu'enfants ont envoyé, baiser des car-ferries tombé, île...</i> <i>Île pensée de traversée, de l'odyssée que je ferai, mouchoir éployé de mes songes, mouchoir mouillé, tu n'as pas honte, île...</i>	<i>Isula radica di a mio vita, rispìru di l'acqua salita, basgiu lampatu da i zitelli, basgiu cascatu da i battelli, isula...</i> <i>Isula idea di lu viaghju, di l'odissea ch'eo feraghju, mandile spartu di li mo sogni, mandile crosciu ùn ti vergogni, isula...</i> ¹⁷
--	--

3. De l'ici à l'ailleurs – l'ouverture au monde

Le motif de l'île, dans ses paradoxes, nous amène hors des territoires exigus dans lesquels nos langues régionales refusent de s'enfermer. Un poème du Catalan Joan Tocabens, intitulé « Avanci pel mon » / « Je vais par le monde » est révélateur de cette tension, qui éclate dans la dernière strophe :

Pays ! ô ma terre ! je porte en mon sein La glaise, la glèbe, la poussière des chemins, Et toute la force d'aller de l'avant Sans jamais quitter de mes yeux le levant.	<i>País, terra meva ! També porti a dins El fang i la gleba la pols dels camins, Amb tota la força de mirar endavant I de seguir sempre de cara al llevant</i> ¹⁸ .
--	---

Les ailleurs inspirent les poètes, qu'il s'agisse de l'Orient pour Roland Pécourt¹⁹ ou du Maroc pour Michel Decor²⁰, de l'univers barcelonais de Gaudí pour Jean-Paul Creissac²¹, de l'Égypte et

¹⁶ Youenn Gwernig, « En vue de l'île », p. 162 et Per Pondaven, « l'île bleue », p. 209.

¹⁷ Corse Ghjacumu Fusina, « Île pensée », p. 285.

¹⁸ Joan Tocabens, « Avanci pel mon » / « Je vais par le monde », p. 255.

¹⁹ Roland Pécourt, Extrait – sans titre – de *Portulan II*, 2^e édition, Vent Terral, 2013, p. 430.

²⁰ Michel Decor, recueil *Letras de Mogador*, éd. Votz de trobar, 2015, cité p. 367.

²¹ Jean-Paul Creissac, « Mond barròc » / « Monde baroque », p. 361.

du Nil pour Jean-Baptiste Seguy²², qui convoque aussi dans le même poème la DDR – l’auteur désigne ainsi, par son acronyme allemand, l’Allemagne de l’Est –, aussi bien que Rubens, Apollinaire ou Toulouse-Lautrec. Le Basque Jon Mirande²³ évoque Pigalle et sa compatriote Marikita Tambourin²⁴ Göttingen, Louksor, ou l’Ousbékistan et le Breton Youenn Gwernig²⁵, Harlem River. Les anciens pays de l’Est figurent chez Jean-François Mariot, avec les convulsions de l’histoire contemporaine²⁶. Roselyne Roche crie sa solidarité avec les femmes iraniennes après la révolution islamique²⁷.

C’est à travers le désir de « l’autre rive » que le Corse Alain Di Meglio évoque les « lignes méditerranéennes²⁸ », ou les villes de Taghzout²⁹ et Bouira³⁰. La Méditerranée, une mer qui, hélas, sépare les hommes plus qu’elle ne les unit, comme le disent plusieurs poètes, tous territoires d’origine confondus. L’Occitan Jean Larzac, dans un poème intitulé « L’état du monde 2017 – La barque de Dante » s’indigne de notre indifférence devant le sort tragique des migrants :

Nous oublions la plage où nous
avons découvert ce cadavre d’un
enfant, le nôtre, à Lampedusa

*Desoblidam la platja onde aviam
descobèrt aquel cadavre d’un enfant, lo
nòstre, a Lampedusa³¹*

²² Jean-Baptiste Seguy, « Aiga de Nil » / « Eau du Nil », p. 468.

²³ Jon Mirande, « Pigalle », p. 130.

²⁴ Marikita Tambourin, « Barbara », « Uzbekistan » / « Ousbekistan », « Luksor » / « Louksor », p. 140.

²⁵ Youenn Gwernig, « War ribl ar stêr Harlem » / Sur les bords de Harlem River », p. 163.

²⁶ Jean-François Mariot, sans titre, p. 421.

²⁷ Roselyne Roche, « Azadi, Azadi », p. 447.

²⁸ Alain Di Meglio, « Frisgi mediterranii » / « Lignes méditerranéennes », p. 293.

²⁹ Alain Di Meglio, « Bouira », p. 294

³⁰ Alain Di Meglio, « April in Tagzut » / « Avril à Taghgzout ».

³¹ Jean Larzac, « L’état du monde 2017 – La barque de Dante », p. 408.

Même indignation chez Michel Decor, dans le poème extrait du recueil *Letras de Mogador* :

<i>Il faudra lui coudre les lèvres... cette mer pleure ses morts qu'elle a avalés entre deux ports.</i> <i>Dans les brumes de son souffle, la puanteur monte au ciel et les prières des migrants sont toutes sèches au soleil.</i> <i>Il y a le feu à la mer ; des larmes de sel ; la barque de la nuit rôde la nuit, rôde le jour, rôde la nuit, rôde toujours au vent de Cers.</i> <i>Tous ces morts, comme des sardines, luisent ventre en l'air. Leur âme danse, danse, et errera encore jusqu'à la fin du monde, au plus profond des abysses du Temps.</i>	<i>I caldrà cordurar los pòts... aquela mar brama sos mòrts qu'a engolit entre dos pòrts.</i> <i>Dedins las brumas de son buf, la pudesina monta al cèl e las pregàrias dels migrants son totas secas al solelh.</i> <i>I a lo fuòc a la mar; de lagremas de sal; la barca de la nuèit ròda lo jorn, ròda la nuèit, ròda totjorn al vent de Cèrs.</i> <i>Aqueles mòrts, coma de sardas, lusisson ventre a l'aire. Lor anma dança, dança, e treparà encara fins a la fin del mond, al prigond dels abisses del Temps³².</i>
---	---

« Lampedusa » est aussi le titre d'un texte du Breton Louis Grall³³. La Basque Itxaro Borda, dans un poème intitulé « Hôtel de la gare, Hendaye », significativement précédé d'une épigraphe en catalan, évoque ces mêmes migrants :

<i>Je viens juste de passer la frontière Avec des migrants apeurés, sans papiers.</i>	<i>Muga pasatu berri dut paperik gabe Datozen migratzaille izutuekin batera³⁴.</i>
--	--

Le genre populaire des Noëls [Novés], ces chants qui revisitent le thème évangélique de la Nativité, inspire depuis des années l'occitan Guy Mathieu qui compose un « Nové dau migrant » dont voici les premières strophes :

³² Michel Decor, « I caldrà cordurar los pòts... » / « Il faudra lui coudre les lèvres... », p. 367.

³³ Louis Grall, « Lampedusa », p. 159.

³⁴ Itxaro Borda, « Hôtel de la gare, Hendaye », p. 105.

Refrain : <i>Tu pries ton Dieu, Dieu de bonté, mais toi tu ne veux pas de moi !</i>	Refrin : <i>Pregas ton Dieu, Dieu de bontat, mai tu de ieu, tu, ne'n vòs pas !</i>
<i>J'ai marché des jours des nuits en laissant mon pays, j'ai marché des jours des nuits loin de la faim loin de la guerre.</i>	<i>De nuechs, de jorns ai caminat, laissant darrier ma paura tèrra, de nuechs, de jorns ai caminat luenb de la fam, luenh de la guèrra.</i>
<i>Tu as dressé des barbelés pour ne pas recevoir la misère, tu as dressé des barbelés, tu veux m'envoyer paître !</i>	<i>As lèu dreïcat de barbelats per pas reçaupre ma misèria, as lèu dreïcat de barbelats : me vòs mandar faire lanlèra !³⁵</i>

4. Universalisme et dialogue des cultures

Les exemples ne sont pas rares dans notre corpus de ce dialogue des langues et des cultures. Ainsi Estelle Ceccarini³⁶ met-elle en exergue à l'un de ses poèmes un vers du grand poète palestinien Mahmoud Darwich. Nous avons évoqué l'ouverture du poème basque d'Itxaro Borda par des vers catalans. Chez le Corse Jean-Joseph Franchi, l'identité unique est explicitement refusée et le « je » se démultiplie dans le poème « Vis cosmica » :

<i>De temps en temps je suis juif [...] Je suis l'Africain le plus noir des Afriques Noires [...] Je suis l'Arabe de chez Renault qui un jour s'en retourne [...]</i>	<i>Di quandu in quandu sò ghjudeiu [...] Sò l'Africanu u più neru di l'Afriche nere [...] Sò l'Arabu di induv'è Renault ch'è un ghjornu si ne volta [...]³⁷</i>
---	--

³⁵ Guy Mathieu, « Nové dau migrant » / « Noël du migrant », p. 425.

³⁶ Estelle Ceccarini, sans titre, p. 347, extrait d'un recueil bilingue intitulé *Chivau / Chevaux*. Le vers de Darwich : « Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude » est aussi traduit en provençal.

³⁷ Jean-Joseph Franchi, « Vis cosmica », p. 279.

Un autre Corse, Maria Ghjuvanni Vinciguerra³⁸, joue sur l'alternance des langues française, espagnole et corse dans ce poème dédié à Lorca :

En tu garganta di tieri fopelo
 Se apagó la voz inalterable del ruiseñor. [espagnol]
Dans ta gorge de velours
S'est rompue la voix inaltérable du rossignol
 Se spenta
 Ind'è a to cannella di villutu
 A voce inalterabile di l'usignolu. [corse]³⁹

Contre le monolinguisme réducteur, il joue encore sur les langues française et corse, comme il se joue des identités enfermantes en se présentant, lui le Corse, à la croisée des pays de la Seine et de l'Arno⁴⁰.

Ghisoni
 Trà Arno è Senna [corse]
Entre Arno et Seine

David
Blanche attaque de la nuit
 Davide [italien]
 Blancu assaltu di a notte [corse]
 Piazza della signoria [italien]
 Tour contre ciel
 Torra arrimbata à u celu [corse]⁴¹

³⁸ Dans les citations qui suivent, nous respectons l'italique et le romain tels que dans le texte.

³⁹ Maria Ghjuvanni Vinciguerra, « Federico Garcá Lorca », p. 309

⁴⁰ Nous respectons l'italique et le romain tels que dans le texte.

⁴¹ Maria Ghjuvanni Vinciguerra, « Una lacrima scunvoglie a notte » / « Une larme bouleverse la nuit », p. 307.

5. Déracinement : l'exil comme révélateur

C'est un fait déjà étudié en ce qui concerne les écrivains occitans⁴² : nombreux sont ceux qui ont pris conscience de l'existence en dignité de la langue d'origine à l'occasion d'un exil, géographique ou social. Ainsi l'absence a-t-elle souligné le manque et suscité le désir ou le besoin de la reconquête linguistique. On retrouve aussi cette place de l'absence chez le Breton Daniel Morvan :

<i>Bretagne, je t'aime de me manquer</i> <i>Région parisienne, 1980</i>	<i>Breiz, da gared a ran pa vankez din</i> <i>Bro-Bariz 1980</i>
<i>Bretagne c'est à toi que je pense</i> <i>Quand je pense à ailleurs</i> <i>Ailleurs qui fait du bien</i> <i>Ailleurs où il faut aller.</i>	<i>Breiz, soñjal 'ran ennout</i> <i>Pa zoñjan en eul leh all</i> <i>Leh all hag a ra vad</i> <i>Leh all e-leh</i> <i>E ranker mond.</i>
<i>Qu'est-ce que je sais de toi (mon pays)</i> <i>Sinon mon attente, mon ennui</i> <i>C'est l'oubli criblé d'une mémoire amère</i> <i>Quand les jours sombrent dans l'hiver</i> <i>Que le cœur répond machinalement.</i> <i>C'est cela le déracinement</i> <i>Quand on n'est ni d'ici ni d'ailleurs</i> <i>Que l'on vit quelque part</i> <i>Sans jamais offrir son cœur</i> <i>Et que l'on rate au bout du compte</i> <i>Le pays où on laisse des rêves.</i>	<i>Petra a ouzon ahanout ma bro</i> <i>Anez ma gortoz, anez ma hirnez</i> <i>An ankounah an hini eo</i> <i>Sammet gand eun eñvor c'hwero,</i> <i>Pa ya an deiziou da strad er goañv</i> <i>Pa respont ar galon amyouleg.</i> <i>Aze ema an diwrizienna</i> <i>Pa ne vezer nag ahann nag a leh all,</i> <i>Pa vezer en eul leh bennag</i> <i>Heb kinnig e galon morse,</i> <i>Ha pa vanker en diwez</i> <i>Ar vro e leh ma oe lezet e huñvreou⁴³.</i>

⁴² Nous nous permettons de renvoyer à nos articles : « La littérature occitane, une littérature en situation de diglossie », dans Ghislaine Brun-Trigaud (dir.), *Contacts, conflits et créations linguistiques*, Actes du 139^e Congrès CTHS, Nîmes, Éditions du CTHS, 2015 ; « Le point de vue des auteurs. La littérature occitane vue par ceux qui l'écrivent : littérature périphérique ou littérature tout court ? », dans Thomas Mannaig et Nelly Blanchard (dir.), *Des littératures périphériques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 137-156.

⁴³ Daniel Morvan, « Breiz, da gared a ran pa vankez din » / « Bretagne, je t'aime de me manquer », p. 184.

Cette reconnaissance-renaissance ne va pas sans douleur, car on ne peut évacuer le mépris politique et social envers des langues auxquelles on dénie toute existence publique, voire tout statut de langue. Le sentiment d'exil peut ainsi aller jusqu'à la perception douloureuse du pays comme non-lieu, ce que dit l'Occitan Jean-Paul Creissac, qui affirme parallèlement la force de la langue-pays :

<i>Parler d'une terre de poésie aux limites incertaines</i> <i>parler d'un étrange paysage en constant mouvement</i> <i>là au bout de la plume</i> <i>quelque part dans les voix amies du monde</i> <i>[...]</i> <i>Parler d'un lieu qui n'existe pas sur la carte</i> <i>un lieu de nulle part</i> <i>comme un feu qui s'éteint</i> <i>dans la nuit.</i>	<i>Parlar d'una tèrra de poesia de mal bornar</i> <i>d'un paisatge cambiadis, movedís, estranbe</i> <i>aicí a la poncha de la pluma</i> <i>endacòm dins las voses amigas pel mond</i> <i>[...]</i> <i>Parlar d'un luòc qu'existís pas sus la mapa</i> <i>un luòc de pas enluòc</i> <i>coma un fuòc avalit</i> <i>dins la nuòch.⁴⁴</i>
---	--

Ce poème, qu'il faudrait citer tout entier, est révélateur, dans ses mouvements contraires entre espoir et désespoir, de l'obstination paradoxale du langage qui refuse la négation de la légitimité de la langue.

⁴⁴ Jean-Paul Creissac, « Jorn » / « Jour », p. 360.

Conclusion

Nous voudrions conclure ce rapide panorama par une « fable » de l'Occitan Jacques Privat qui dit mieux que tous les manifestes le piège mortel de l'enfermement :

<i>Fable de pierre</i>	<i>Faula en pèira</i>
<i>Pierre à pierre</i> <i>nous avions bâti des murs</i> <i>contre la lueur de l'aube,</i> <i>contre la nuit, le bruit, la peur.</i> <i>contre les autres,</i> <i>contre les pierres, enfin.</i> <i>l'air nous a manqué, nous avons compris.</i> <i>accrochés de tous nos ongles,</i> <i>nous cherchons la sortie.</i>	<i>pèira a pèira</i> <i>levèrem de parets</i> <i>contra'l lugar de l'alba,</i> <i>contra la nuèch, lo bruch, la paur,</i> <i>contra los altres,</i> <i>contra las pèiras, puèi.</i> <i>l'aire manquèt, comprenguèrem.</i> <i>arrapats de totas onglas,</i> <i>cercam de sortir⁴⁵.</i>

Loin de l'opposition manichéenne entre langues officielles et langues sans statut, loin des enfermements dans l'exiguïté, les poètes réunis dans cette anthologie construisent des passages d'un territoire poétique à l'autre. Par ses contenus mêmes, tels qu'ils apparaissent dans les poèmes édités, la poésie en langues minorisées proclame l'universalisme et le dialogue des cultures. Des ponts qui unissent, plutôt que des murs qui séparent et finissent par emprisonner celui-là même qui les édifie, voilà ce que dit – aussi – la poésie des langues de France.

⁴⁵ Jacques Privat, « Fable de pierre » / « Faula en pèira », p. 439.

Références

- Gardy, Philippe, *Paysages du poème. Six poètes d'oc entre XX^e et XXI^e siècle. Léon Cordes, Robert Lafont, Bernard Lesfargues, Georges Reboul, Max Rouquette et Jean-Calendal Vianès*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, collection « Estudis occitans », 2014.
- Paganelli, Norbert et Marie-Jeanne Verny (dir.), *Par tous les chemins. Florilège poétique des langues de France*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2019.
- Paré, François, *Les littératures de l'exigüité*, Hearst, Le Nordir, 1992.
- Verny, Marie-Jeanne, « La littérature occitane, une littérature en situation de diglossie », dans Ghislaine Brun-Trigaud (dir.), *Contacts, conflits et créations linguistiques*, Actes du 139^e Congrès CTHS (Comité des travaux historiques et scientifiques), Nîmes, Éditions du CTHS, 2015, <https://books.openedition.org/cths/1292>, consulté le 8 décembre 2022.
- Verny, Marie-Jeanne, « Le point de vue des auteurs. La littérature occitane vue par ceux qui l'écrivent : littérature périphérique ou littérature tout court ? », dans Thomas Mannaig et Nelly Blanchard (dir.), *Des littératures périphériques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 137-156.